

# Pour une théologie de l'enfant : réflexions préliminaires

## Introduction

Il n'est a priori pas évident que l'enfant soit une question théologique. Il n'y a d'ailleurs pas d'article « enfant » dans le *Dictionnaire de théologie biblique*<sup>1</sup>, pourtant très à jour et bien informé. Dans l'article sur la « famille » de ce même dictionnaire<sup>2</sup>, l'enfant n'apparaît qu'au titre de fils aîné, donc d'héritier. L'absence d'enfant, la stérilité, suscite également la réflexion de l'auteur de l'article, au moins dans l'Ancien Testament. Pour le Nouveau Testament, l'auteur note seulement que les « tables domestiques » d'Éphésiens, de Colossiens, d'1 Pierre et des Pastorales<sup>3</sup> « s'adressent [aussi] aux femmes, aux esclaves et aux enfants, et pas seulement aux hommes, aux maîtres et aux pères ». Cela suggère, ajoute l'auteur, « que les premiers étaient acceptés comme des membres à part entière de la maisonnée<sup>4</sup> ». Cet indice montre que les enfants ont leur place dans la communauté des auditeurs de la Bible et qu'ils sont des interlocuteurs légitimes pour les autres membres de la « maisonnée » chrétienne (l'Église). Néanmoins, le bilan est maigre<sup>5</sup>. Va-t-il falloir faire pour les enfants ce que l'herméneutique féministe propose de faire pour les femmes : mettre en lumière la présence et l'action des femmes dans l'Écriture, celles-ci étant

---

<sup>1</sup> T. Desmond ALEXANDER et Brian S. ROSNER, *Dictionnaire de théologie biblique*, Cléon-d'Andran, Excelsis, 2006 (éd. angl. 2000).

<sup>2</sup> John W. DRANE, « Famille », in T. Desmond ALEXANDER et Brian S. ROSNER, *op. cit.*, p. 602-605.

<sup>3</sup> Ép 5.22-6.9 ; Col 3.18-4.1 ; 1 P 2.18-3.7 ; 1 Tm 2.8-15 ; 6.1-2 ; Tt 2.1-10.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 604.

<sup>5</sup> Voir cependant Marcia J. BUNGE, sous dir., *The Child in Christian Thought*, Grand Rapids, Eerdmans, 2001, qui étudie la théologie de l'enfant de plusieurs grands noms de l'histoire de la pensée chrétienne : Chrysostome, Augustin, Thomas d'Aquin, Luther, Calvin, Menno Simons, John Wesley, Jonathan Edwards, Karl Barth et d'autres.

« cachées » par la culture patriarcale dans laquelle sont nés les textes<sup>6</sup> ? L'Ancien et le Nouveau Testament, comme le reste de la littérature antique, et une bonne partie de la littérature moderne, sont écrits par des adultes pour des adultes, ce qui pourrait suggérer qu'il va falloir lire entre les lignes pour entendre des voix d'enfants ou pour entendre parler d'enfants. Néanmoins, avant d'en arriver là, il paraît judicieux de procéder selon la démarche habituelle de l'exégèse, qu'elle soit féministe ou autre : tirer le meilleur profit des textes qui traitent de l'enfant, et qui sont parfois passés sous silence par les théologiens (soit parce qu'ils sont « cachés », soit parce qu'ils sont « enfantins »). De même que Jésus doit introduire dans le cercle de ses disciples un enfant pour qu'ils finissent par le voir et comprendre le rôle de l'abaissement (Mt 18), il faut peut-être que certains textes nous soient mis sous le nez pour que nous comprenions leur place dans l'édifice théologique.

Pour qu'il y ait « théologie de l'enfant », il va falloir franchir trois étapes : la première, qui vient d'être évoquée, va consister à recueillir soigneusement les données bibliques ; la seconde va consister à faire à partir de ces données une élaboration théologique et à la situer dans l'histoire ; dans la troisième étape, il faudra tenter de mesurer les effets de ces résultats théologiques sur la situation présente de l'Église et du monde.

## Les problématiques de la théologie de l'enfant

La réflexion théologique sur l'enfant a-t-elle une problématique, se pose-t-elle une question, ou bien vise-t-elle seulement à être descriptive ? En fait, les problématiques possibles ne manquent pas. Tout d'abord, de même que les théologies féministes ont obligé les théologiens, même conservateurs, à s'interroger sur la place des hommes et des femmes dans l'Église, la théologie de l'enfant, puisque la visée de la théologie est normalement la vie et la pratique de la communauté chrétienne dans le monde, se posera *la question de la place et du rôle des enfants dans l'Église*. Ce questionnement interne à la théologie est d'ailleurs renforcé par l'évolution de la place et du rôle des enfants dans la société moderne, qui sont très différents de la place et du rôle des enfants dans la société antique. Comme le note Henri Blocher dans son article sur ce sujet<sup>7</sup>, la place des enfants dans l'Église est un des problèmes délicats que pose le modèle « professant ». Certes l'apôtre Paul n'inclut pas explicitement les enfants dans son « ni Juif ni Grec ni homme ni

---

<sup>6</sup> C'est un des aspects de la méthode critique féministe proposée par Elisabeth SCHÜSSLER-FIORENZA, *En mémoire d'elle. Essai de reconstruction des origines chrétiennes selon la théologie féministe*, Cogitatio Fidei, Paris, Cerf, 1986 ; voir notamment son chap. 2.

<sup>7</sup> Voir à ce propos Henri BLOCHER, « L'Église et la place des enfants », *Fac Réflexion* 1, 1986, p. 17-22.

femme », mais on ne peut pour autant « les considérer comme des étrangers pour l'Église<sup>8</sup> ». C'est le culte, comme pour d'autres sujets, qui cristallise les débats. Néanmoins, si les adolescents et les jeunes adultes se sont souvent bien installés dans les cultes évangéliques, dans la foulée de la montée en puissance de la « culture jeune » des années 1960-1970, si le chant et la musique, notamment, se sont bien adaptés à leurs goûts, on ne peut pas en dire autant de la situation des enfants. Le culte est resté du domaine des adultes, et la présence des enfants y demeure généralement passive, sauf exceptions (culte en famille). Quelques propositions ont été faites pour les intégrer davantage à la liturgie<sup>9</sup>, mais la plupart du temps, lorsque la question se pose, c'est la réponse des cultes « catégoriels » ou « ciblés », spécialement destinés aux enfants, sans les adultes, qui est apportée.

La question de la place des enfants dans l'Église conduit logiquement à celle de *l'adhésion à la foi*. Dans ce domaine, le Nouveau Testament ne dit pas beaucoup. Lorsqu'il évoque en même temps les enfants et l'engagement chrétien, c'est pour indiquer que leur situation n'est pas sans lien avec la foi de leurs parents (1 Co 7.14, mais l'interprétation est débattue) ou pour s'adresser à eux comme à des individus qui sont au sein de la communauté et qui sont en mesure d'entendre et de recevoir l'instruction apostolique (Col 3.20 ; Ép 6.1). Dans les Actes, on peut aussi s'interroger sur leur rapport avec la foi de la maisonnée (10.2 ; 11.14 ; 16.15, 31, 34 ; 18.8). L'Ancien Testament, paradoxalement, paraît à ce sujet plus loquace, avec ses portraits d'enfants qui affirment leur conviction de foi et leur attachement au Seigneur (David, la servante de Naaman, etc.), qui accueillent favorablement une parole du Seigneur qui leur est spécifiquement adressée (Samuel), etc. L'Ancien Testament, de même, évoque explicitement la transmission de la foi (dans le Pentateuque), là où le Nouveau Testament considère apparemment comme évident – et donc sous-entend – que les parents chrétiens font passer à leurs enfants les données fondamentales de la foi. De même, le Nouveau Testament ne s'étend pas sur le témoignage chrétien en général, au sens particulier de la communication de l'Évangile, mais fonde la vie chrétienne sur un Évangile qui suscite de lui-même la communication (« si l'on vous interroge... ») et sur un Esprit divin qui parle de lui-même par les croyants (voir p. ex. Mt 10.20, bien que dans le contexte de la mission de l'Église dans le monde et face à l'opposition du monde).

En annexe de la question de la foi, la théologie systématique s'est interrogée et le fait encore sur *le baptême*. En caricaturant, on pourrait dire que la position baptiste cherche à éviter deux écueils, plus hypothétiques que réels dans le monde

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>9</sup> Voir par exemple le site anglais <http://www.familyworship.org.uk>.

professant francophone : une sorte de pédobaptême de préadolescent (c'est-à-dire le baptême d'enfants ayant grandi dans l'Église, à l'issue d'un catéchisme et sans véritable démarche personnelle de foi) et un baptême professant de trop jeunes enfants. L'Église s'efforce à la fois de ne pas refuser d'accueillir favorablement l'expression de la foi de l'enfant, et d'éviter de baptiser un enfant qui ne pourra pas traduire sa foi par un engagement concret. Les pratiques varient sur ce point selon les traditions ecclésiales, et les parcours types de conversion et d'engagement influent naturellement sur le cheminement et les demandes des enfants. En théologie catholique, mais pas en théologie professante, la situation des enfants morts avant d'avoir été baptisés a posé problème, surtout dans le passé et à partir du bas Moyen-Âge, donnant naissance à l'hypothèse théologique des limbes des enfants, qui a toujours fait débat.

Pour ce qui concerne *la transmission de la foi* aux enfants, les Églises évangéliques du vingtième siècle se sont positionnées en pointe de la réflexion. Avec la naissance des mouvements para-ecclésiaux de la deuxième moitié du vingtième siècle, les enfants ont fait l'objet d'une attention toute particulière : Child Evangelism Fellowship (en France l'Association pour l'Évangélisation des Enfants), la plus importante de ces organisations, fut créée en 1937 aux États-Unis mais n'atteignit l'Europe qu'après la Deuxième Guerre mondiale (la mission annonce 700 employés au Canada et aux États-Unis et 1800 dans le reste du monde). Le projet « 2007. Année de l'enfant », lancé par diverses organisations évangéliques francophones travaillant auprès des enfants, est un aboutissement de cette attention portée aux enfants<sup>10</sup>. Dans ce domaine de la communication de la foi, la réflexion théologique a fait appel aux sciences humaines, en particulier aux sciences de l'éducation et à la psychologie, pour bâtir ses projets pédagogiques. La théologie, pourrait-on même suggérer, a parfois cédé sa place aux sciences humaines, ne laissant dans certains cas autour de la table que l'éducateur et le lecteur de la Bible, lecteur non exégète et non théologien. On peut noter, en revanche, que la responsabilité des écoles du dimanche, dans la première moitié du vingtième siècle, revenait souvent aux pasteurs<sup>11</sup>. Le dynamisme évangélique a donné

---

<sup>10</sup>. Les membres du projet, d'après le site Internet <http://www.objectif4-14.org/>, étaient : l'Association pour l'Évangélisation des Enfants, Belgique et France ; la Ligue pour la Lecture de la Bible, France, Suisse et Belgique ; la Fondation le Grain de Blé ; les Flambeaux de l'Évangile ; Laisse-moi te raconter ; Les Fabricants de Joie ; l'Association Repère ; le Concours Biblique ; Lucis / Silver Ray Studios ; l'Armée du Salut, Suisse ; Agapé France ; Les Semailles ; Site Allô Junior ; l'Association Kerusso ; Denisa ; le Service d'Entraide et de Liaison (SEL) ; Action International Ministries (GB). On peut néanmoins se demander si le projet, malgré son comité de référence représentatif du mouvement évangélique francophone, et donc significatif de l'intérêt des Églises évangéliques pour les enfants, a vraiment fait avancer la réflexion.

<sup>11</sup>. Voir à ce propos Anne RUOLT, *La petite école des deux cités. Genèse et contribution du mouvement des Écoles du Dimanche dans le développement de l'éducation en France de 1814 à 1902*, mémoire de Master européen de recherche en sciences de l'éducation, rédigé sous la direction de Michel Soëtard et Jürgen Helmchen, Université de Rouen, octobre 2008, p. 167ss.

naissance à de nombreux manuels de catéchèse, à de multiples programmes d'animation et de clubs d'enfants, souvent de qualité et attractifs<sup>12</sup>. Diverses enquêtes montrent que les évangéliques ont eu raison de consacrer autant d'énergie à la catéchèse des enfants, puisque c'est à la période clé de la préadolescence et de l'adolescence que se joue l'attachement à l'Église ou la séparation<sup>13</sup>. Mais la théologie sous-jacente et l'exégèse se sont parfois trouvées être les parents pauvres de la démarche. Le fameux documentaire *Jesus Camp*, sorti en France en 2007 (2006 aux États-Unis) a donné l'exemple d'un égarement possible de la transmission évangélique ; cet exemple, même s'il n'est nullement représentatif, attire violemment l'attention sur les dérapages possibles d'une pratique de transmission qui, détachée de toute théologie, se rattache à d'autres fondements (culturels, politiques...). Le monde catholique, mobilisé par le départ de l'Église de générations entières d'adolescents, a consacré d'importants moyens à la catéchèse, d'adultes mais évidemment aussi d'enfants. La revue *Lumen Vitae* en est un fruit intéressant ; de même que l'Institut Supérieur de Pastorale Catéchétique de l'Institut Catholique de Paris, qui, s'il ne se limite pas aux enfants, propose une formation de haut niveau à la catéchèse – d'enfants, de jeunes et d'adultes. On peut donc suggérer que d'un point de vue théologique, la réflexion évangélique sur l'enfant est aujourd'hui à la traîne de celle du catholicisme.

Il faut noter qu'une part de l'intérêt des évangéliques pour les enfants fut également orientée, pendant la même période, vers *la défense de la famille*. La parentalité et ses différents stades font intégralement partie du champ d'action de la grande organisation américaine conservatrice Focus on the Family, pour ne prendre qu'un exemple. L'organisation, qui n'a finalement pas réussi à s'implanter dans le monde francophone, peut-être parce que les enjeux politiques de la famille n'étaient pas les mêmes, publie nombre d'ouvrages et de revues destinées aux enfants ou aux parents.

En résumé, sur ces questions de place des enfants dans l'Église, puis de transmission de la foi, et finalement même de place des enfants dans la société, il reste nécessaire d'approfondir la réflexion théologique. En exégèse, en théologie biblique, en systématique, en éthique et même en théologie pratique, on peut presque dire que l'enfant est le « parent pauvre » de la réflexion, même si des travaux récents sur la famille en traitent partiellement.

---

<sup>12</sup>. Pour les manuels, on peut citer, entre autres, la série *Sur le chemin* des éditions Excelsis ; le CD Rom *En connexion* de l'ex-AEPF repris par la Ligue pour la Lecture de la Bible ; les manuels pour préadolescents de l'A.E.E. ; etc. Voir aussi le site internet [www.pointkt.org](http://www.pointkt.org) (LLB et FPF).

<sup>13</sup>. John FINNEY, *Finding Faith Today : How Does It Happen ?*, Westlea, British and Foreign Bible Society, 1992, p. 13, mentionne à partir d'une enquête anglaise que 70 % des personnes qui ont eu un rapport avec l'Église pendant leur enfance ont ensuite quitté l'Église, la plupart du temps entre 10 et 14 ans.

## La situation des enfants dans l'Antiquité

Ces considérations étant dites, poursuivons par quelques brèves réflexions sur *la situation des enfants dans l'Antiquité* puis sur les données bibliques. L'histoire est évidemment écrite par des adultes, ce qui veut dire que non seulement elle ne rend pas compte des événements du point de vue des enfants, mais aussi qu'elle mentionne peu les enfants. L'histoire antique, de même, est écrite du point de vue des élites, puisque la littérature était du ressort des élites – les écrits chrétiens constituant de ce point de vue une exception intéressante – et donc la situation des enfants telle qu'elle se dégage des écrits de l'Antiquité n'est pas nécessairement représentative de la situation du commun des enfants. Dans le premier volume d'une série qui se propose de faire de l'histoire du point de vue du peuple, série intitulée *A People's History of Christianity*, on trouve un article sur les questions familiales (« Family Matters ») qui résume succinctement des données que l'on peut trouver dans d'autres ouvrages. Citons-le (même s'il traite aussi du statut des enfants au sens général de la filiation, et donc jusqu'à l'âge adulte) pour faire ressortir le contraste avec la situation occidentale moderne :

La mortalité infantile était extrêmement élevée. Si un enfant survivait à sa première année, son espérance de vie augmentait considérablement, sans jamais dépasser quarante ans. L'enfant, avant d'atteindre l'âge de dix ans, perdait la moitié de sa fratrie. Peu d'enfants atteignaient l'âge adulte en ayant deux parents en vie<sup>14</sup>.

Les enfants nés d'un père citoyen romain et d'une mère libre devenaient normalement citoyens. Dans le cas de parents non citoyens, l'enfant recevait habituellement le statut de la mère. Les différences de statut légal avaient d'importantes conséquences sur les questions d'héritage. L'esclave qui était affranchi selon les règles devant un magistrat ou par testament recevait normalement la citoyenneté [...]. Son mariage était légal, *iustum conubium*, ses enfants libres, mais il ne pouvait leur transmettre un héritage [...]. Puisqu'il était fréquent que l'on affranchisse les esclaves lorsque leur âge avançait, cela signifie qu'un grand nombre d'enfants, bien que libres, souffraient de ne pas avoir le droit d'hériter de leurs parents. Cela devait certainement affecter les chrétiens qui avaient été esclaves de citoyens romains, ainsi que leurs enfants. L'enfance était brève. Les enfants d'esclaves et ceux des familles libres pauvres entraient sur le marché du travail dès qu'ils en étaient capables. Les enfants riches et des classes plus élevées étaient envoyés à l'école ou recevaient un enseignement particulier selon un emploi du temps rigoureux. Dans la pensée dominante, les enfants étaient par essence rebelles à l'éducation ; la discipline qui leur était imposée pour qu'ils se conforment aux attentes de la société était rude. Les données montrent que les enfants des classes inférieures se mariaient plus tard que ceux des classes supérieures, probablement parce qu'on avait besoin le plus possible de la main d'œuvre des premiers, tandis que pour les seconds, plus vite on pouvait con-

---

<sup>14</sup> Carolyn OSIEK, « Family Matters », in Richard A. Horsley, sous dir., *Christian Origins, A People's History of Christianity* 1, Minneapolis, Fortress, 2005, p. 205.

clure un mariage avantageux, mieux c'était. Généralement, le premier mariage était arrangé par les familles, dans l'intérêt des enfants et de la famille. Les filles avaient parfois jusqu'à dix ans de moins que leur futur époux, surtout parmi les élites ou des questions politiques étaient en jeu. Cette disparité d'âge explique le nombre important de veuves, et c'est une des raisons pour lesquelles elles sont plusieurs fois mentionnées dans la littérature du christianisme primitif<sup>15</sup>.

## Survol des données bibliques

Après cette transition vers l'Antiquité et cette description rapide, il reste à nous interroger sur les *données scripturaires*. Le premier point qu'il faut aborder à ce propos est celui de *l'anthropologie biblique*, et même plus précisément de cette partie de l'anthropologie biblique qui devrait être consacrée à l'enfant mais qui manque généralement dans les travaux d'anthropologie biblique, à moins que l'on considère que l'enfant n'est qu'un adulte en devenir, auquel cas il n'y aurait peut-être pas de raison de formuler une anthropologie spécifique à son sujet. Pour déplacer la question sur le plan psychologique, on pourrait par exemple dire, en raccourci, que certains courants, parce qu'ils mettent au premier plan les stades par lesquels l'enfant doit passer pour atteindre l'état adulte, conçoivent l'enfant du point de vue de son devenir.<sup>16</sup> Cette division de l'enfance en stades<sup>17</sup>, d'une manière que l'on n'utilise pas pour l'âge adulte, suggère que l'enfance est une période caractérisée par l'incomplétude et qu'on ne peut définir que par rapport à l'âge adulte. L'enfant est caractérisé par le manque, notamment au niveau de la connaissance, de la socialisation, de la motricité, etc. D'autres points de vue psychologiques, du type de celui qui a été très largement vulgarisé par Françoise Dolto, mettent davantage au premier plan la personne de l'enfant. Sans nier que l'enfant soit un être en devenir, il est considéré, comme l'adulte, comme une personne à part entière. Du point de vue du langage, par exemple, ce n'est pas seulement l'acquisition du langage de l'adulte qui est en cause mais aussi le langage de l'enfant en tant que tel<sup>18</sup>.

Si l'on revient de la psychologie à l'anthropologie biblique, on peut suggérer que, comme la psychologie, l'anthropologie biblique oscille entre les deux :

---

<sup>15</sup>. *Ibid.*, p. 213-214.

<sup>16</sup>. Dans la psychologie de l'enfant de Jean Piaget, par exemple, l'enfant doit notamment franchir l'étape dite de l'égo-centrisme (« manifestation d'une pensée centrée sur elle-même »), « étape nécessaire du passage à la pensée adulte socialisée » (Jean-Marie DOLLE, *Pour comprendre Jean Piaget*, Toulouse, Privat, 1988, p. 30). L'égo-centrisme est caractéristique du stade de l'intelligence symbolique (de 2-3 ans à 7-8 ans ; *ibid.*, p. 26, 55).

<sup>17</sup>. Chez Piaget, jusqu'à 2 ans, de 2 à 7-8 ans, de 7-8 à 11-12 ans, de 12 à 14-15 ans, où l'on atteint un « palier d'équilibre » (*ibid.*, p. 55).

<sup>18</sup>. Du point de vue de la parole, l'enfant est pour Françoise Dolto un interlocuteur aussi valable que l'adulte (je dois cette remarque à Sylvain Lombet).

d'une part des enfants capables de jugement moral, de décision, d'action, de rapport personnel à Dieu, donc des enfants qui ont une existence à part entière ; mais aussi, d'autre part, des enfants à instruire, en apprentissage, ce qui signifie également en manque d'instruction et de maturité, avec des formulations parfois rudes à propos de l'ignorance des enfants et leur entêtement : « L'imbécillité est attachée au cœur de l'enfant ; c'est le bâton de la correction qui l'éloignera de lui » (Pr 22.15 ; voir aussi 13.24). C'est aussi dans ce second schéma que s'inscrivent les nombreux textes vétérotestamentaires qui incitent à la transmission (Dt 6.2, 7 ; Pr 1.8 ; etc. ; pour le Nouveau Testament, voir, moins explicitement, Ép 6.1-4 ; Col 3.20-21 ; 1 Tm 3.4), ou qui utilisent l'enfant comme image de l'immatunité (1 Co 3.1 ; l'adulte, lui, est supposé être mûr). La vulnérabilité de l'enfant s'ajoute à ce même schéma : de celle d'Isaac qui faillit être sacrifié par son père (Gn 22), à celle de l'enfant Moïse face aux menaces du pharaon (Ex 1.15-2.10) et de l'enfant Jésus face aux menaces d'Hérode (Mt 2) ; la vulnérabilité que crée la maladie rapproche les enfants des adultes, mais les adultes sont en mesure de faire directement appel à Jésus alors qu'il faut que quelqu'un le fasse pour les enfants (la fille de Jairus, Mc 5.21-24, 35-43 ; la fille de la syro-phénicienne, Mc 7.24-30 ; le garçon épileptique, Mc 9.14-29)<sup>19</sup>.

La question se pose, dans le cadre de cette anthropologie double, du rapport à l'adulte. Lorsque les enfants bibliques obtiennent un statut de personne à part entière, ne peut-on pas suggérer que c'est à titre exceptionnel et parce qu'ils doivent suppléer, par leurs actes ou leur attitude, aux défaillances des adultes ? Est-ce que ce n'est pas le cas, par exemple, du petit Samuel à qui Dieu s'adresse comme à un prophète parce que les adultes, Éli et ses enfants (1 S 2), sont infidèles ? Ou bien ne peut-on pas dire, dans le même sens, que si le jeune David reçoit l'onction royale, c'est à cause de l'avenir que le prophète voit pour lui, et que c'est donc en tant qu'adulte en devenir que David reçoit l'onction ? C'est possible, mais cette lecture a ses limites. Il est vrai que le devenir de la personne n'est pas sans importance dans l'Écriture ; il est même parfois annoncé à l'enfant par le nom qu'il reçoit, nom donné par rapport à l'avenir que Dieu lui réserve. Mais les limites que l'Écriture fixe à cette conception de l'enfant comme adulte en devenir ou comme suppléant de l'adulte sont celles des motifs bibliques liés à l'enfance : le motif du renversement et le motif de la foi, en particulier. Dans les deux cas, ce n'est pas en tant que futur adulte que l'enfant apparaît, mais il sert même d'image de l'adulte. Ces deux motifs n'appartiennent pas, à stricte-

---

<sup>19</sup>. Les motifs de l'immatunité et de la vulnérabilité sont notés par John T. CARROLL, « Children in the Bible », *Interp.* 55/2, 2001, p. 124-127 ; les références sur l'immatunité sont les siennes.



ment parler, au champ de l'anthropologie de l'enfant ; le renversement, en particulier, relève par définition de ce qui n'est pas l'ordinaire de la condition de l'enfant. Néanmoins, le renversement ouvre d'autres perspectives, montrant que la condition de l'enfant n'est pas une donnée figée et intemporelle, et qu'elle n'est pas intrinsèquement liée à l'identité de l'enfant. Quoi qu'il en soit, ces deux motifs font le lien entre les deux ailes de l'anthropologie de l'enfant : l'enfant comme personne à part entière, d'une part, et l'enfant comme être en évolution vers l'état adulte, d'autre part.

Le motif du *renversement* ne se limite évidemment pas à l'image de l'enfant ou du petit ; néanmoins, l'image de l'enfant ou du petit en fait partie. John T. Carroll définit ainsi cet aspect du motif du renversement : « Alors que le code législatif favorise explicitement le fils aîné [...], ce schéma normatif est régulièrement renversé dans les récits historiques d'Israël [...]. Les plus jeunes prennent la première place : Abel et Caïn (au moins momentanément), Jacob et Ésaü, Joseph et ses frères puis plus tard Benjamin par rapport aux fils de Jacob et David par rapport à ses frères. Lorsque Jacob prononce son discours d'adieu, il marque volontairement sa préférence pour Éphraïm, le plus jeune fils de Joseph, au dépend de l'aîné, Manassé, et il le fait malgré le désaccord de Joseph (Gn 48.8-20). La réponse de Jacob qualifie bien ce motif récurrent : "son frère cadet sera plus grand que lui"<sup>20</sup> » (Gn 48.19, NBS). L'auteur note que ce motif correspond à la conception qu'a Israël de lui-même, en tant que petit peuple bénéficiaire de la grâce de Dieu. Dans le Nouveau Testament, il en voit le prolongement dans l'inclusion des païens, dans le renversement de statut du puissant et du faible, dans l'offre de la miséricorde au fils prodigue, etc. On peut ajouter que le langage du petit qu'utilise le premier évangile à propos des disciples, Jésus se faisant implicitement petit parmi les petits, constitue un remarquable prolongement de ce motif<sup>21</sup>.

Ce dernier élément, les disciples comme « petits », permet de faire la transition avec l'autre motif : celui de la foi ou de l'accès au royaume de Dieu. L'image de l'enfant, à ce propos, a donné lieu à diverses interprétations plus ou moins légitimes<sup>22</sup>. Mais on peut au moins dire que les enfants sont utilisés

---

<sup>20</sup>. *Ibid.*, p. 124.

<sup>21</sup>. L'ouvrage de Simon LÉGASSE, *Jésus et l'enfant*, Paris, Gabalda, en propose une étude détaillée. Voir de même Élian CUVILLIER, « Jésus enfant, Jésus et les enfants dans le premier évangile : une christologie du "petit" », *Lumen Vitae* 62/1, 2007, p. 19-31.

<sup>22</sup>. Pour Schleiermacher, par exemple, l'image de l'enfant était moins une image d'humilité que de capacité à être présent au « maintenant » de Dieu et ouvert à ce qui se révélait à leurs sens (d'après les réflexions de Dawn DEVRIES, « Be Converted and Become as Little Children : Friedrich Schleiermacher on the Spiritual Significance of Childhood », in M.J. BURGE, *op. cit.*, p. 329-349, résumé par le même auteur, « Toward a Theology of Childhood », *Interpretation* 55/2, 2001, p. 165-166).

comme figures de foi par l'ensemble de la tradition synoptique : des personnes qui représentent le juste rapport à Jésus et aux autres (l'abaissement), et l'attitude qui donne accès au royaume de Dieu (la dépendance de celui ou celle qui n'a rien à offrir ; voir Mt 11.25 ; 18.1-6 ; 21.15-16 ; Mc 9.42 ; 10.15 ; Lc 18.17). Comme l'écrit de manière saisissante Judith Gundry-Volf, « il [Jésus] invite les enfants à venir à lui non pas pour qu'il les introduise dans le monde des adultes, mais pour qu'ils reçoivent ce qui leur revient : le règne de Dieu<sup>23</sup>. »

Christophe PAYA

Faculté Libre de Théologie Évangélique

Vaux-sur-Seine

---

<sup>23</sup> Judith GUNDRY-VOLF, « The Least and the Greatest : Children in the New Testament », in M.J. BURGE, *op. cit.*, p. 60, citée par Dawn DEVRIES, « Toward a Theology of Childhood », *Interpretation* 55/2, 2001, p. 172.